

Du désert à la ville: brèves histoires d'un peuple dans les *Nouvelles du désert* de Beyrouk

From the desert to the city: brief stories of a people in the Beyrouk's *Short stories of Desert*

BERNADETTE REY MIMOSO-RUIZ
Institut Catholique de Toulouse
bmr.toulouse@gmail.com

Resumen

La forma breve tiene un éxito creciente en nuestra época, pero pertenece también a una antigua tradición de la que el cuento es una de las más apreciadas en su proyección popular, mientras que la novela corta aparece más como una narración urbana. De hecho, uno usa lo maravilloso y lo repetitivo, la otra, por el contrario, ahorra las palabras, y les da lugar y sentido precisos.

Beyrouk, escritor mauritano, combina los dos géneros en su colección de *Noticias del desierto* (2009), en la que veinte textos breves reflejan el desgarramiento de una sociedad entre tradiciones del desierto y atracción de la ciudad. A las creencias ancestrales se opone la lenta absorción de la ciudad que corrompe y carcome las almas, y da al conjunto de la colección, la vocación del testimonio de una finitud cuya memoria se esfuerza por conservar.

Palabras clave

novela corta, Mauritania, tradiciones, desierto, ciudad, memoria.

Abstract

Although the short form is becoming increasingly popular in our time, it also belongs to an ancient tradition whose story is one of the most popular, while the new one appears more like a city story. In fact, one uses the wonderful and the repetitive, the other, on the contrary, saves words, and gives them place and precise meaning.

A Mauritanian writer, Beyrouk combines the two genres in his collection of *Short Stories of desert* (2009), where twenty short texts depict a society torn between desert traditions and the city's attraction. In contrast to ancestral beliefs is the slow absorption of the city that corrupts and gnaws souls, and gives the whole collection the vocation of witnessing to a finitude of which he strives to preserve memory.

Key-words

short story, Mauritania, traditions, desert, city, memory.

Le genre de la nouvelle qui a, selon les critères occidentaux, précédé le roman moderne si l'on considère la date de parution de *Don Quichotte*, peut être perçu comme une histoire brève dépouillée de détails et concentrée sur un nombre restreint d'événements et de personnages. Il en va différemment de l'œuvre de Beyrouk qui relève autant du conte traditionnel saharien que du récit occidental, en mêlant poétique et réalisme (Aubrit, 1997), en opposant traditions et modernité, valeurs et déroutes, afin de cerner au plus près la lente dérive de son peuple.

Toutefois, bien que succédant à la publication de son premier roman, *Et le ciel a oublié de pleuvoir* (2006), l'écrivain mauritanien est entré en littérature par le biais de nouvelles qui paraissaient chaque semaine entre 1988 et 1993 dans le seul quotidien de l'époque *Chaab*, puis dans le périodique *Mauritanie-Demain* qu'il dirigeait¹.

Ainsi, ce qui pourrait paraître un détail éditorial prend-il tout son sens quand on observe les thématiques abordées qui se révèlent porteuses de celles qui seront développées dans les romans ultérieurs. Le texte bref se fait matrice d'une genèse à venir,

Les Nouvelles du désert (2009) en rassemble une vingtaine de cinq-six pages chacune qui vont de l'observation sociale, "Les médicaments coûtent cher", au conte, "Plus forte sera la chute...", dont l'incipit: "Il était une fois, il y a bien longtemps, un jeune homme beau comme les étoiles, solide comme de l'acier, intelligent comme un livre" (Beyrouk, 2009: 133) est éloquent. De la sorte, par le biais de récits variés et courts à défaut d'être brefs, Beyrouk trace un portrait varié de la Mauritanie, à la fois nourri de l'héritage poétique de son environnement, de ses lectures et de l'observation aiguë due à sa carrière première de journaliste engagé (Rey Mimoso-Ruiz, 2021: 92). Le désert et la ville s'y côtoient, s'y opposent, à l'image de l'histoire du pays et de son évolution.

En effet, la Mauritanie dont les frontières ont été dessinées de manière arbitraire dans une histoire coloniale confuse le 27 juin 1900 (De Chassey & Balans, 1979: 415), est à l'origine un pays de nomades. Vivant au rythme de la nature, ceux-ci circulent librement, en premier lieu pour des échanges marchands et depuis la désertification du Sahara, en fonction des besoins de leur bétail. La vie urbaine était jusqu'aux années 80 quasiment inexistante, car les anciennes villes commerçantes ne dépassaient pas 2.000 habitants, à l'exception d'Atar (ex base militaire française) qui en comportait 10.000.

La conscience nationale succédant à l'indépendance (1960) fait que les nomades "principalement des tribus nobles ont commencé à migrer lentement et volontairement vers Nouakchott, par attrait de la vie moderne et surtout par la volonté de participer au développement de l'État mauritanien" (Himpan & Himpan Sabatier, 2018: 341). La dégradation des conditions climatiques avec une succession de sécheresses longues et intenses dans les années de la fin du XX^e siècle, l'attrait pour une vie occidentalisation jugée plus confortable, la scolarisation des enfants impulsée par les gouvernements, entraînent une sédentarisation importante à destination des plus grandes villes que sont Nouakchott et Atar.

¹ Entretien avec l'auteur du 5 février 2023.

Il en résulte un bouleversement social sur lequel repose la thématique centrale de toute l'œuvre beyroukienne. Ses écrits renvoient aux antagonismes désert/cité, nomade/sédentaire, et s'inscrivent dans l'impératif de conserver la mémoire d'une civilisation que l'insertion de la Mauritanie dans la globalité mondiale tend à effacer. Chacun de ses romans en porte la trace dans des intrigues multiples, alors que les *Nouvelles du désert* explorent des situations particulières qui se combinent en un ensemble, à l'identique d'une mosaïque².

Il s'agit donc aussi pour l'auteur de mettre en lumière des bribes du quotidien de gens simples dans leur environnement d'origine comme dans celui de la migration vers les villes, en racontant de courts récits porteurs d'un message. Beyrouk transcrit le phénomène social le plus prégnant de la Mauritanie, à savoir l'exode rural et la lente, mais certaine, disparition du nomadisme (Toupet, 1964: 738-745). Sa littérature se donne pour mission de conserver et de transmettre un mode de vie en perdition, en dénonçant les dérives et les travers d'un pays aux prises avec la corruption et la misère, au cœur de villes maléfiques.

Cette perspective binaire se retrouve dans la composition du recueil qui alterne textes consacrés à la vie dans les cités contemporaines et récits dédiés aux usages et habitus du désert dans une forme d'impasse qu'induit la construction cyclique. En effet, la nouvelle inaugurale s'ouvre sur le départ d'un jeune nomade vers la ville et la mise en garde d'un ancien migrant revenu au campement, tandis que le dernier texte explore le retour au pays natal après une longue absence, dans l'esprit d'un Du Bellay saharien.

Les arguments avancés dès l'ouverture ("L'irrésistible appel") par Ahmed pour dissuader Lavak de quitter le campement se déclinent durant tout le recueil: la ville dévoreuse, la misère qui le guette, le mépris qu'il devra subir, la perte identitaire dans un espace où il ne sera plus qu'un inconnu perdu dans la foule.

À la façon d'une réponse, le conte final ("Plus forte sera la chute") rapporte l'aventure d'un jeune paysan, Khalil, qui trouve en labourant un diamant dont il attend fortune et gloire. La clairvoyance de sa mère l'avertit que ce "diamant lui obscurcira l'avenir" (Beyrouk, 2009: 135) et symbolise clairement le mirage de la quête de la richesse, tel que le rêvent les bédouins attirés par la ville. Si les premiers mois sont si glorieux qu'ils le grisent et le rendent indifférent aux malheurs de sa tribu malgré son opulence, le destin a ses secrets et finalement "la plus grande fatalité s'abattit sur lui" (Beyrouk, 2009: 137) jusqu'à le ruiner et menacer sa vie. Il n'a d'autre choix que de retourner au camp, plus misérable qu'auparavant: "Les habits naguère somptueux, étaient sales et déchiquetés: une barbe hirsute lui entourait le visage. Il pleurait et demandait pardon" (Beyrouk, 2009: 138). En retour, il recevra, en dépit de tout, un tendre et pudique accueil de sa mère: "tu es encore en retard aux champs!" (Beyrouk, 2009: 138).

La morale qui se dégage du conte, inhérente à ce genre littéraire toujours por-

2 Par ailleurs, il faut entendre le double sens de "nouvelles" qui désigne en premier lieu la nature du genre littéraire contenu dans le volume, mais qui, ensuite, suggère des échos de la vie dans le désert, comme le signifie l'expression populaire "donner des nouvelles". Cette lecture ne fonctionne qu'en français.

teur d'enseignement (Propp, 2015), a des accents désespérés, car la réalité présente dans l'ensemble des textes est bien différente et laisse entendre que le retour relève du merveilleux, car il dépasse la honte de l'échec pour mettre en exergue le mirage citadin.

La ville dévoreuse

La ville est présentée en prédatrice munie d'un "vaste filet" (Beyrouk, 2009: 7), métaphore filée par l'usage d'un vocabulaire carcéral, la ville devenant une "immense prison déjà pleine" (Beyrouk, 2009: 8) où "ceux d'ici ont déjà été appelés en grand nombre, broyés par les canines du nouveau" (Beyrouk, 2009:11). Telle une ogresse, elle détruit l'identité au point que les noms se dissolvent dans l'anonymat de la foule et que les relations humaines disparaissent. Il est dit que les gens ne se saluent plus quand ils se croisent, ne se regardent plus, *a contrario* du campement où chacun a sa place. Ce regard posé sur la ville, porte en germe le roman *Le Griot de l'émir* (2013) dans son voyage à Tombouctou et plus encore *Le Tambour des larmes* (2015) lorsque Rayhana erre dans Atar ou encore *Parias* (2021), récit à deux voix où le Père a quitté son campement, vendu son troupeau pour l'amour d'une citadine frivole, avant de basculer dans l'indigence et de perdre la raison jusqu'au crime qui le conduit en prison.

La ville, lieu de perdition de l'âme, est également l'espace de toutes les misères ainsi que le répertorie Mahmoud dans "Résonance des vieux quartiers": "Lamine est ouvrier, Me-med épicier, Gari commerçant, Mimi fait le tapin dans les grandes cités, Didi est en prison pour vol [...] Même Bahi, le fou, a changé: il ne revendique plus la lune avec la même conviction" (Beyrouk, 2009: 30-31). Si, pour un regard occidental tenir un commerce n'a rien de dégradant, en revanche pour un bédouin, travailler dans le but de gagner sa vie est contraire aux principes d'honneur qui n'acceptent que les soins des troupeaux et la culture de la terre. Quitter le désert, devient, par déduction, renoncer aux valeurs ancestrales, se compromettre, ce qui justifie le côtoiement dans la même phrase du commerce, de la prostitution et du vol.

Elle est aussi le lieu des injustices et de la corruption, ainsi que l'expérimente le jeune Sidi, refusé à un poste alors qu'il était premier au concours proposé ("Le tunnel de la misère"), mais qu'un candidat doté de relations a obtenu. De même, le mensonge induit par la recherche du gain trompe les êtres purs, comme c'est le cas de cet avocat engagé dans un combat pour que justice soit faite à sa cliente qui dit avoir été violée. Son investissement pour cette noble cause se révèle un piège ("Quand la faiblesse vous trompe") si bien qu'il se retrouve "seul. Définitivement seul" (Beyrouk, 2009: 82). La parole donnée, la sincérité, sont balayées dans ce monde impitoyable où même les "amitiés sont devenues gagne-pain" (Beyrouk, 2009:31).

De fait, dans les relations humaines, l'ambiguïté de la femme à la fois victime, révol-

tée et manipulatrice traverse toute l'œuvre de Beyrouk depuis *Et le ciel a oublié de pleuvoir* jusqu'au dernier roman qui vient de paraître *Saara*.

La question féminine

Dans *Nouvelles du désert*, si les hommes perdent leur dignité dans la cité, la femme est aussi menacée et reste soumise à l'autorité masculine. Il en va ainsi de la jeune Fatima, violée par son cousin qui est contrainte d'accuser son amoureux Mine pour protéger sa vie ("Cinq années pour rien"). Outre la force de la famille qui impose sa loi aux dépens d'un innocent, Beyrouk met en cause la justice qui se range du côté des nantis. La vulnérabilité des femmes, les obstacles à leur émancipation ne sont pas développés, mais suggérés par des mentions fugaces où chaque mot prend toute sa force.

Quant à l'attitude des hommes dotés d'éducation, elle trouve son illustration dans "Petites ambitions" où un jeune journaliste arriviste en cherchant un sujet capable de lui accorder de l'audience, entame un article pour plaider la cause féministe dont nous sont rapportées des bribes. Il s'inspire directement des discours occidentaux, si l'on en croit la conclusion: "Et il terminera par le fameux mot de la célèbre féministe: '*On ne naît pas femme, on le devient*' [...] Il avait enfin trouvé un bon filon" (Beyrouk, 2009: 37). Pourtant, après réflexion, il ne le publiera pas en songeant à sa collègue Khadija, ce qui révèle ses véritables convictions: "Cela fit baisser son moral. Khadija cette pimbêche aux longues jambes, qui travaillait dans le même bureau que lui! Et cela discute! Et cela réfléchit! Et cela se pique de littérature!" (Beyrouk, 2009: 37). On appréciera la valeur du "cela" qui réifie clairement la femme et exprime un profond mépris, chez un homme pourtant cultivé. Par suite, il est suggéré que l'avancée des mentalités ne suit pas celles de la législation, ni des bonnes intentions qui demeurent paroles vides.

Ces quelques lignes restituent d'une part, l'envie pour le journaliste de s'inscrire dans l'air du temps, et, d'autre part, le rejet viscéral d'une position trop éloignée de son état d'esprit. *De facto*, elles formulent par le biais d'un détail, le malaise d'une société tiraillée entre la volonté d'entrer dans la modernité et la permanence d'anciens préjugés.

Pour autant, la condition féminine dans le désert comporte aussi bien des contraintes, et particulièrement quand il s'agit de l'éducation. "Elle n'ira pas en ville" démontre qu'il est quasiment impossible à une jeune fille de quitter sa famille pour poursuivre des études, en dépit de l'avis favorable de l'instituteur. Si le verdict marque l'autorité masculine dans la vie du groupe, la nouvelle est l'occasion d'évoquer le fonctionnement de la tribu qui, avant de prendre une décision, convoque la *jema'a*, assemblée d'hommes sous l'autorité du chef du village, généralement le plus âgé. Le thé accompagne les palabres et Beyrouk place le déroulement sous le regard ironique d'un jeune homme instruit qui juge inutile de prendre tant de précautions pour la vertu d'Aïcha dont il fait un portrait ravageur:

C'est une fille tout en rondeurs, arborant toujours une mine sévère, grincheuse à souhait et même pas belle avec ça, des joues trop rondes, des fesses qui vont partout, un regard de chamelle ensommeillée et avec ça vertueuse, gardienne impitoyable de la vertu de ses jeunes sœurs, elle, à la vertu de laquelle personne n'attenterait (Beyrouk, 2009: 16).

Outre la mention implicite des canons de beauté, il ressort de ce portrait que la réserve des hommes ne tient pas seulement à la grâce de la femme, mais bien à sa condition même quel que soit son physique. La décision négative n'est pas due aux villageois qui redoutent la ville pour leurs enfants, mais clairement au narrateur qui use de sa renommée pour contrarier l'instituteur et dont il tire un "contentement vicieux" (Beyrouk, 2009: 19). Cette attitude pour le moins étonnante, signifie, d'une part, qu'il nie les facultés intellectuelles des femmes comme s'il redoutait une concurrence, et, d'autre part, qu'il a perdu son honnêteté tant il est dépité d'être revenu dans le village. De fait, alors qu'il espérait une situation confortable en ville, il a été contraint de regagner la tribu. Par cette ellipse, Beyrouk sous-entend que les diplômés ne conduisent nulle part et créent une jeunesse frustrée, ce qui renvoie à une réalité qui touche tout le Maghreb.

A contrario, l'aventure de Cheikh parti en Europe poursuivre ses études laisse entrevoir des perspectives plus favorables ("Faux retour"). Lorsqu'il revient au campement, il avoue avoir beaucoup changé ainsi qu'il le confie à Khadija qui l'a patiemment attendu: "Je ne suis plus le même. J'ai fait de longues études. Je suis ingénieur maintenant" (Beyrouk, 2009: 45) et s'il tient sa promesse envers elle, il veut avant tout se séparer de la tribu dont il a honte: "J'accepte bien de rester avec toi, mais tu comprendras que je ne veuille plus m'afficher avec ces Bédouins, cela nuirait à mon image" (Beyrouk 2009: 45). Le mépris qu'il nourrit pour ses origines s'oppose à la fidélité de la jeune fille et renvoie à la dégradation de l'âme après un séjour en Occident. L'histoire d'amour se fait prétexte pour dénoncer la vanité qui succède au changement de statut social, que Beyrouk développera longuement dans *Le Tambour des larmes* où Rayhana est bernée par les fausses promesses d'un ingénieur qui seront l'origine de sa tragédie. Les deux héroïnes incarnent la douceur de la femme bédouine et rejoignent les personnages féminins dont l'œuvre beyroukienne est jalonnée. Plus encore, la nouvelle souligne la fracture sociale qui gangrène la Mauritanie et sépare le monde traditionnel nomade de l'occidentalisé, à l'image des citadins qui dédaignent les nouveaux arrivants venus du désert.

Toutefois, l'auteur ne cède pas à l'idéalisation du féminin. "La dernière victoire de mon ami" en témoigne où la coquetterie et la veulerie de Laila ont à jamais désespéré Ahmed. Le récit de cet amour bafoué que ni l'exil, ni un mariage n'ont pu guérir, met en avant l'attrance d'une femme pour le confort et l'argent: "Elle se maria avec une belle voiture blanche et une villa dans le quartier chic, un type bête comme pas un (mais que voulez-vous, c'est le premier homme aisé qu'elle rencontra)" (Beyrouk, 2009: 68). La belle Laila annonce

le personnage de la mère dans *Parias*, mariée par intérêt qui suscite une passion incontrôlée menant à la déchéance et à la perte de son époux.

Parallèlement, au-delà du récit des ravages de la passion, la nouvelle est aussi l'occasion d'évoquer les traditions funéraires:

Toute la parentèle était là, qui gémissait en silence et invoquait à haute voix, la miséricorde d'Allah pour l'âme du défunt.
On m'accueillit avec une chaleur muette. Du lait. Du thé. Un tajine de viande de mouton dont je n'osais m'approcher (Beyrouk, 2009: 66).

Les menus détails, les incisions fugaces, s'allient pour souligner le fossé qui sépare les générations et les écarts entre bédouins et citadins, même de récente date.

Dans une perspective différente, mais révélatrice du regard porté sur la femme "Le guerrier et la devineresse" présente une femme exceptionnelle et vénérée par le peuple car elle "avait reçu de Dieu le don de voyance" (Beyrouk, 2009: 116) que le redoutable guerrier, Jaafar, accuse de vouloir "tuer l'aventure" et "briser l'ordre divin" (Beyrouk, 2009: 117-118) et avait juré "lui trancher la tête". Lorsqu'il entre sous la tente de Zeinab, la foule retient son souffle, persuadée que le crime annoncé va être commis. Pourtant, le guerrier s'inclinera devant son courage, car elle a bravé les interdits en se dévoilant et, à la surprise générale: "Il avança encore, hésita un instant, puis, dans un geste brusque lui tendit la main" (Beyrouk, 2009: 120). Outre l'anecdote révélatrice du respect qu'un regard peut imposer, la nouvelle affirme combien l'irrationnel appartient à la culture populaire qui mêle superstition et religieux.

L'altérité aux deux visages

La question de l'altérité se manifeste dans sa forme intime quand est abordé le mariage mixte entre un Mauritanien et une Française dans "Le malentendu". En ce sens, il se situe à contrecourant d'une posture qui prône l'unification des cultures quand il évoque cette union fondée sur l'attraction exotique réciproque. Ahmed est séduit par "ces yeux bleus qui éternellement riaient" par "la blonde chevelure qui, tout le temps dansait" (Beyrouk, 2009: 106), tandis que de son côté, elle découvre une civilisation qui la fascine: "elle n'appréhendait le mode de vie des siens qu'en tant qu'historiques traditions. Elle en saisissait peut-être intuitivement la poésie, mais elle n'en comprenait pas la présence en lui" (Beyrouk, 2009: 106). La thématique du mariage mixte, si bien représentée dans *Agar* d'Albert Memmi (1955) un demi-siècle plus tôt, invite à croire que l'amour ne suffit pas quand deux êtres ont "grandi sur deux îlots séparés par une mer profonde" (Beyrouk, 2009: 107). À l'identique de Khalil qui retourne chez Aïcha, Ahmed saisit le prétexte d'un appel téléphonique pour quitter le foyer et rejoindre ses amis dont il a été privé dans cette vie de couple à l'occidentale. La nouvelle

pour être brève ne laisse aucune place à l'espoir d'une entente réelle et à la réussite d'une alliance conçue sur les contraires.

Si le couple mixte est voué à l'échec, puisque fondé sur des illusions, l'altérité dans sa dimension la plus juste, s'incarne dans la seule nouvelle consacrée à l'occupation militaire française ("L'appel du grand vent") et retrace, en quelques pages, une amitié exceptionnelle entre un nomade, Lehbib, et un capitaine français, le capitaine Dupont qui se construit autour d'une estime réciproque:

Lehbib l'accompagna de campement en campement, d'oued en oued. Et chaque jour il l'estimait un peu plus. Dupont dépassait les limites de sa mission. Il voulait percer les secrets du désert pour le mieux aimer. Lehbib l'aida grandement à améliorer son vocabulaire arabe, à parler couramment hassanya. Dupont lui apprit en retour à s'exprimer en français, lui enseigna même quelques rudiments d'écriture (Beyrouk, 2009: 123).

Bien que Lehbib finisse par déserteur, "assoiffé d'horizons infinis, de longues chevauchées, de tente qu'on dresse et qu'on replie le lendemain" (Beyrouk, 2009: 123), son supérieur ne parvient pas à donner l'alarme: "Il laissait Lehbib rejoindre les combattants des grands sables" (Beyrouk, 2009: 123); l'amitié triomphe, plus forte que le devoir, le désert plus fort que l'amitié, préfigurant le roman *Le Silence des horizons* (Beyrouk, 2021).

La notion d'altérité dans ce qu'elle comporte d'échange et de respect mutuel trouve ici sa véritable signification qui la place au-delà de la hiérarchie consécutive à la colonisation et lui rend toute sa noblesse.

Il en va différemment dans "Le sang de l'honneur" où le choc des cultures entraîne une tragédie qui met en scène quatre jeunes gens jouant innocemment dans la rivière qui sont surpris par "quatre hommes dont deux habillés en soldats" (Beyrouk, 2009: 111) qui se moquent d'eux et leur volent leurs vêtements. La réponse à cet affront sera terrible: "Ils les attaquèrent par surprise, s'emparèrent de leurs armes. Et à l'aube, dans un geste de folie assassine, ils lancèrent quatre têtes d'hommes devant les tentes de leurs bien-aimées" (Beyrouk, 2009: 112). Leur geste relève à la fois de la vengeance de l'honneur et de la résistance envers les troupes d'occupation, comme l'interprète le chef du campement au moment de leur exécution: "La consigne de l'émir était nette, formelle: 'Aucune larme, aucun cri de désespoir! Venez les voir mourir et restez silencieux! Ils veulent démontrer leur force, montrons-leur notre mépris!'" (Beyrouk, 2009: 109).

Ainsi, par petites touches, Beyrouk restitue-t-il les déboires qui succèdent aux illusions de l'exode vers la ville qui voient une illustration imagée dans l'errance nocturne d'un homme sortant d'un cinéma et finit sa nuit, en plein air sur un carton où "un céleste repos lui envahit les membres et l'esprit" (Beyrouk, 2009: 132). La nostalgie du camp, de la liberté du nomadisme, de la communion avec la nature est sous-jacente dans tous les textes consacrés à la ville, mais elle est colorée d'impuissance à retenir le temps et l'inexorable avancée de la modernité. En cela, Beyrouk se situe à contre-courant de la norme en utilisant la forme brève

de la nouvelle, si proche de notre contemporain avide de vitesse pour glorifier une civilisation de la lenteur et des traditions qu'il pare de poétique.

En même temps que le mode de vie est bouleversé, les valeurs ancestrales confrontées au rythme de la vie urbaine disparaissent peu à peu et Beyrouk se fait un devoir d'en conserver et d'en partager la mémoire. À la manière du père de Mabrouk ("À la recherche du fils perdu") qui se rend en ville pour retrouver son fils et s'étonne que personne ne le connaisse, l'auteur s'enquiert des usages perdus, des espaces désormais lointains et comme lui, voyant son fils vivre dans un bidonville, interroge sur le bien-fondé de cet exil: "C'est donc pour aller là que tu nous as quittés!" (Beyrouk, 2009: 55).

L'identité nomade

À côté d'un exode destructeur, Beyrouk célèbre l'identité culturelle nomade, les valeurs morales qui la caractérisent dont la plus profonde est sans doute le détachement de la matière et le sens de l'honneur qui repose sur la protection de la liberté. Celle-ci relève des horizons infinis du désert où les frontières n'existent pas, tout autant que la vie se déroule au grand air, sans murs et toits qui emprisonnent. Dès la première nouvelle du recueil, Ahmed énumère ce qui s'est perdu dans les villes:

Ils ne savent pas aimer, ceux des nouvelles cités. Ils ne savent pas goûter au sel sacré des amours même impossibles, ils ne savent magnifier ni Dieu, ni les étoiles, ils ne savent pas rentrer en eux-mêmes et fouiller les trésors de l'esprit, ils calculent seulement; ils ont des chiffres, des prix, c'est pourquoi ils ne rêvent pas, et la poésie n'est pas leur quotidien, parce qu'ils sont pierres, parce qu'ils sont métal froid, parce qu'ils sont ce qui les entoure [...] (Beyrouk, 2009: 10).

La mention de la poésie en valeur intrinsèque de l'humain appartient à la tradition du désert depuis la nuit des temps, et prend figure dans "La folle de la Batha" sous l'aspect d'une étrange vieille femme. En marge de la communauté, elle porte un lourd secret dont elle tente de se libérer en chantant ainsi qu'elle a été surprise par le narrateur: "Elle entonnait une douce mélodie du désert, une de ces nostalgiques plaintes qui réveillent les tendres passions. Sa voix fluette emplissait l'air de tristesse. La nature semblait participer à la mélancolie de ce chant, de ce voile sombre, de ce dos voûté" (Beyrouk, 2009: 90). Beyrouk développera dans *Le Griot de l'émir* (2013), l'importance de la poésie, ses liens avec la musique, dans une époque lointaine, juste avant la colonisation, avant que la modernité n'entre dans les esprits.

De même que le nomade ne guide pas son troupeau, mais est guidé par lui, la fusion avec la nature s'exprime aussi dans l'habitat mobile, fait de laine des moutons et chèvres, filée par les femmes qui laisse toute la place au ciel dès que l'on quitte la tente. En revanche, Ahmed avertit Lavrak de ce qui le guette en ville: "Tu nicheras sous une plaque de tôle, de zinc, entre des planches de bois ou au mieux, entre quatre murs épais, emprisonné, ne voyant

ni le ciel, ni aucune étoile, ni le temps qu'il fait" (Beyrouk, 2009: 8). Dans le non-dit Ahmed lui signifie qu'il ne saura plus s'orienter, puisqu'il n'aura plus accès à la carte du ciel qui guide le nomade.

Le rapport à l'espace, au temps, diffère de celui qui régit la vie citadine et se manifeste par l'éloge de "la gracieuse lenteur qu'ont les nomades quand ils s'occupent de ce qu'ils aiment" (Beyrouk, 2009: 8). À l'opposé de cette majesté du geste, les citadins sont pris dans une vaine course: "Ils filaient de toute la vitesse de leurs voitures ou de leurs jambes et laissaient le terrain à d'autres tout aussi pressés" (Beyrouk, 2009: 24) et l'enfant qui les observe sans comprendre interroge sa mère: "Mais où s'en vont-ils donc, Maman?" laquelle constate qu'ils "courent donc et s'essoufflent sans tracer de vrais chemins" (Beyrouk, 2009: 25). Pour Ahmed, ils courent "à la recherche des biens", "ils ne ressentent que la soif du profit, l'âpreté du gain" afin d'égaliser ou de dépasser leur voisin, perdant à la fois leur dignité et leur liberté (Beyrouk, 2009: 9).

À l'opposé, la voie du nomade est simple, elle est dictée par l'honneur et la valeur du combat. La tradition martiale qui a longtemps géré les différends entre les tribus est présente dans "Les plus gracieux corps se tordront d'angoisse", récit situé dans un passé indéfini, alors que le chef des Oulad Nemouch, victime des provocations de la tribu des Oulad Seloum réunit ses sujets afin d'obtenir leur consentement pour se lancer dans la bataille et venger son honneur. Sous un aspect démocratique, sont dénoncés les manœuvres des chefs de tribu pour conserver leurs prérogatives et le fonctionnement féodal qui, en divisant les tribus, a contribué à la victoire des colons.

Ces réticences n'empêchent pas que l'honneur passe aussi par la notion de solidarité qui est largement bafouée en ville, non seulement par l'indifférence consécutive à la vitesse et aux difficultés quotidiennes, mais aussi par les problèmes matériels d'un pays en cours de développement. L'exemple choisi, "Les médicaments coûtent cher", rapporte la détresse d'un médecin qui pourrait sauver un enfant grâce à un traitement suivi et assiste impuissant à la détérioration de son état: "Mais la pauvreté, le manque d'hygiène avaient clos la porte à l'espoir qu'il avait de voir guérir l'enfant. [...] la mère avait arrêté les soins parce qu'ils 'coûtaient trop cher les médicaments'" (Beyrouk, 2009: 85-86). Cette micro-tragédie fait à elle seule le constat des failles du système de santé et l'abandon où se trouve une veuve sans ressources, soumise au destin qui lui prend son fils.

Le constat établi au fil des nouvelles laisse voir une profonde nostalgie d'un temps révolu que Beyrouk tente de retenir, ou de moins d'en conserver la mémoire. La littérature se fait transmission sans perdre de son identité profonde et poétique quand sont évoqués les silences et la sérénité des espaces sahariens régis par des lois d'honneur et d'humanité. Ces thématiques nourriront tous les romans à venir de l'auteur, car les nouvelles portent en elles des situations, des personnages qui seront développés, enrichis par la suite, comme s'il sen-

tait une incomplétude, un besoin d'étendre le sujet pour mieux restituer combien le paysage mauritanien contemporain est orphelin de son passé.

Sans doute, peut-on attribuer ce désir de prolongement à la tradition orale qui de conteur en conteur, agrément le récit pour lui donner une plus grande amplitude. La nouvelle, si concise ne peut satisfaire pleinement l'aspiration d'un écrivain attaché aux longues épopées sahariennes, mais elle lui a permis de comprendre sa vocation de griot et de messager d'une cause perdue qu'il s'emploie à inscrire dans un patrimoine. En cela, on peut affirmer, si l'on suit Jolles, que les nouvelles de Beyrouk relèvent pour une part du conte dans ce qu'il comporte de création spontanée, héritière d'une tradition orale (Jolles, 1972: 183) qu'il relie au prisme de la modernité, en vaste métaphore de sa Mauritanie.

Références bibliographiques

- AUBRIT, Jean-Pierre. 1997. *Le conte et la nouvelle*. Paris, Armand Colin, (col. Cursus).
- BEYROUK. 2006. *Et le ciel a oublié de pleuvoir*. Paris, Drapper.
- BEYROUK. 2009. *Nouvelles du désert*. Paris, Présence africaine.
- BEYROUK. 2013. *Le Griot de l'émir*. Tunis, Elyzad.
- BEYROUK. 2015. *Le Tambour des larmes*. Tunis, Elyzad.
- BEYROUK. 2018. *Je suis seu*. Tunis. Elyzad.
- BEYROUK. 2021. *Le Silence des horizons*. Tunis, Elyzad.
- BEYROUK. 2021. *Parias*. Paris. Sabine Wespieser.
- BEYROUK . 2022. SAARA, Tunis. Elyzad.
- CHASSEY (de), Francis & Jean-Louis BALANS. 1979. *Introduction à la Mauritanie*. Paris, CNRS.
- HIMPAN, Brigitte & Diane HIMPAN SABATIER. 2018. *Nomades de Mauritanie*. Paris, L'Harmattan, (col. Academia).
- JOLLES, André. 1972 [1930]. *Formes simples*. Paris, Seuil.
- PROPP, Vladimir. 2015. *Morphologie du conte*. Paris, Seuil.
- REY MIMOSO-RUIZ, Bernadette. 2021. "À la découverte de Beyrouk" in *Inter-Lignes*, n° 26, 90-110.
- TOUPET, Charles. 1964. "Quelques aspects de la sédentarisation des nomades en Mauritanie sahélienne" in *Annales de géographie*, n°400, 738-745.

